

La Petite Fille
qui en savait trop

Du même auteur chez À vue d'œil :

Je te protégerai

Série Assassins sans visages :

Le Mort aux quatre tombeaux

Terreur dans les vignes

La Trace du sang

L'Île au rébus

Peter May

La Petite Fille qui en savait trop

*Traduit de l'anglais
par Ariane Bataille*



Titre original : *The Man With No Face*

© Peter May, 1981.

© Éditions du Rouergue 2019, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0386-4

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Note au lecteur

Paru en 1981, *La Petite Fille qui en savait trop* est mon troisième roman. Je l'ai écrit il y a presque quarante ans, au cours de mes deux dernières années de journalisme à Glasgow.

Lorsque Quercus, mon éditeur anglais, m'a proposé de le republier, je l'ai relu pour la première fois depuis toutes ces années, et j'ai été frappé de constater à quel point son sujet et son cadre étaient d'actualité dans le contexte du monde d'aujourd'hui.

L'histoire se déroule pendant l'hiver 1979. À Bruxelles. Avec, en toile de fond, les élections générales britanniques et le débat politique sur l'entrée du Royaume-Uni dans l'Union européenne.

Ce qui m'a également frappé, c'est son côté noir (assez proche du *Nordic Noir* d'aujourd'hui), les meurtres commis au cœur de l'hiver maussade d'une ville enneigée, ainsi que les particularités culturelles propres à ces années-là et depuis longtemps révolues. Les bouteilles de lait déposées devant les portes, par exemple. Les

machines à écrire à la place des ordinateurs. Une époque où Internet et les téléphones portables n'existaient pas encore, où les informations circulaient beaucoup plus lentement.

Le paysage politique a changé, lui aussi. En 1979, considéré comme un paria, le gouvernement de l'apartheid d'Afrique du Sud se voyait imposer des sanctions par les Nations unies. De même que le régime illégitime de Ian Smith, dans la Rhodésie voisine qui devait bientôt devenir l'état indépendant du Zimbabwe.

L'un des personnages du roman est une enfant autiste. En quarante ans, de grands progrès ont été réalisés dans la compréhension et le traitement de cette maladie. Ce qui en est dit ici reflète l'opinion dominante de l'époque.

En entreprenant ce que j'appellerais une révision légère du texte avant sa nouvelle publication, je me suis retrouvé en train de dialoguer avec celui que j'étais à l'âge de vingt-sept ans. Je suis persuadé que le jeune auteur aurait contesté certains des changements (mineurs) effectués, mais mes quarante années d'expérience de la vie et de l'écriture ont eu raison de lui.

Pour finir, je dois dire que je suis très satisfait de *La Petite Fille qui en savait trop*, et j'espère sincèrement que vous l'aimerez aussi.

Peter May

Lot, 2018

pour Bryan

*Le loup habitera avec l'agneau,
et la panthère se couchera
avec le chevreau ; le veau,
le lionceau et le bétail
qu'on engraisse seront ensemble,
et un petit enfant les conduira.*

Ésaïe 11 :6

Chapitre 1

Kale regarda le train, de l'autre côté de la vitre éclaboussée de pluie, et pensa : c'est la dernière fois. Mais à peine cette idée formée dans son esprit, elle se coagula. Il savait qu'il tuerait de nouveau.

Il tourna nerveusement sa cigarette entre ses doigts tachés de nicotine et avala le fond amer de sa tasse de café. Sur le comptoir, le percolateur sifflait et crachait de la vapeur ; avec la pluie qui recommençait à tomber, la fenêtre se couvrait de buée. Les premières gouttes de condensation se formèrent et tracèrent des lignes claires en glissant sur le verre.

Un vieux assis dans un coin faisait durer son café, histoire de rester au chaud ; derrière le bar, une femme au visage dur observait Kale en fumant une cigarette. Elle en avait croisé, des types comme lui. Dans ce genre d'endroit défilaient constamment des hommes et des femmes ayant connu des jours meilleurs. Le costume de celui-ci avait peut-être coûté cher mais, maintenant, il était fripé, déformé, effiloché

aux poignets, luisant aux coudes et aux fesses. Son vieux pardessus bleu, râpé, taché sur le devant, avait le col constellé de pellicules. Ses vêtements trop grands pendaient sur un corps amaigri. Elle avait vu pire, mais peut-être que celui-là n'en était qu'au début.

Il devait avoir dans les trente-neuf, quarante ans. Cheveux clairsemés plaqués en arrière, joues creuses, pommettes saillantes, peau claire, pâle, un peu jaune, pas une ride. Mais c'étaient ses yeux qui l'intéressaient, si tant est qu'elle pût s'intéresser à quelque chose. Sombres, enfoncés, trop rapprochés, ils brûlaient d'une intensité sinistre qu'elle n'avait jamais vue. Son visage affichait une expression maussade, mais pas vaincue comme celle du vieux dans le coin de la salle – comme celle de la plupart de ceux qui entraient ici pour fixer d'un air morose l'intérieur d'une tasse de café sans fond.

Kale surprit son regard ; elle détourna vite la tête et s'aperçut soudain que ces yeux lui faisaient peur... l'intimidaient presque. *Tu te laisses emporter par ton imagination, Nance,* se dit-elle sans conviction.

— Eh, vous ! cria-t-elle au vieux dans le coin, d'une voix aussi dure que son visage, avec un accent cockney venu tout droit de Londres. Vous l'avez bu, vot' café. Alors dehors, maintenant !

Le vieux leva la tête d'un air résigné. Il avait appris à accepter ce genre de choses. On finit par s'y habituer, comme on s'habitue à la douleur sourde et permanente d'un ulcère. Il repoussa sa chaise, se leva lentement avec ce qui aurait pu être un semblant de dignité, contourna le comptoir d'un pas traînant et sortit sous la pluie. Nance n'avait fait cela que pour ne plus focaliser son attention sur Kale, mais elle comprit brusquement son erreur. Elle se retrouvait seule avec lui, maintenant. Elle écrasa sa cigarette à moitié fumée, en alluma une autre entre ses minces lèvres maquillées, alla jusqu'au jukebox et sélectionna deux morceaux. Avec du bruit, elle se sentirait plus tranquille ; ce qui n'empêchait pas qu'elle aurait bien aimé pouvoir rappeler le vieux.

Elle n'avait pas besoin de s'inquiéter, Kale avait à peine remarqué le départ de l'autre client, et il ne se sentit que moyennement agacé lorsque le jukebox se mit à beugler un

tube discordant. Nance ne l'intéressait pas le moins du monde. Il repensait à son entrevue avec Swinton, trois jours plus tôt, dans un salon de thé minable de Londres.

Swinton était un petit gros affairé, le genre de type qui transpire tout le temps. Il s'était assis en face de Kale.

— C'est un gros coup, Kale, avait-il dit sur le ton du secret en se penchant au-dessus de la table en bois, et en lui soufflant dans le nez son haleine qui empestait l'ail. Beaucoup de fric, cette fois. Tu pourrais prendre ta retraite. Où t'étais, d'ailleurs ? Les gars pensaient que t'étais peut-être mort ou je sais pas quoi. Ça fait plus d'une semaine que le bruit court.

Kale se sentait mal à l'aise au milieu de ces vieilles dames en train de boire leur thé dans des tasses en porcelaine. Swinton avait insisté pour qu'ils ne se rencontrent pas dans le pub habituel.

— Combien ? Qui paie ?

Le sourire de Swinton s'était élargi.

— Oh, allez, Willie, mon pote. Tu me connais. Même si je le savais, je te le dirais pas. Mais vrai de vrai, cette fois, même moi je sais pas.

Il s'était interrompu et reculé sur sa chaise quand une serveuse était passée près d'eux avec une pile de tasses vides et de soucoupes tintant sur un plateau, puis il avait repris, de nouveau penché en avant :

— C'est pas comme d'habitude. Tu traiteras en direct. J'aurai ma commission pour t'avoir trouvé, mais je te jure que je sais pas qui paie.

— Combien ?

— Cent mille tickets. Cent mille ! Putain, je le ferais pour le quart, mais j'ai pas ta classe. Personne a ta classe, mon pote.

Kale jouait avec sa tasse, le thé avait refroidi, le lait formait une peau à la surface. Ça ne lui plaisait pas. S'il n'avait pas eu besoin d'argent...

— Raconte.

Nance fut soulagée de voir Kale remonter son col et repousser sa chaise. Elle le regarda sortir, puis s'approcha de sa table pour ramasser la tasse vide ; il y avait vingt pence sous la soucoupe. Marrant, pensa-t-elle, comme certains ne perdent jamais leurs habitudes. Peut-être qu'il n'est pas aussi mauvais qu'il en a l'air.